

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 24 (1936)
Heft: 101

Buchbesprechung: Comptes rendus

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

COMPTES RENDUS

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE DE LA BIBLE, publié sous la direction de
A. WESTPHAL.

Il est temps que la Revue signale comme il convient le *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*⁽¹⁾, œuvre admirable publiée sous la direction de M. le professeur A. Westphal, aidé d'une bonne centaine de collaborateurs, qui ont donné le meilleur de leur savoir et, ajoutons-le, de leur foi. Ce sont deux gros volumes, faisant ensemble plus de 1500 pages, bien imprimés sur bon papier, abondamment illustrés et contenant de nombreuses cartes, planches et dessins.

Cet ouvrage arrive à son heure ; sa publication était impatiemment attendue par tous ceux qui ont l'usage de la Bible et ils ont salué son apparition avec une vive reconnaissance. Il comble en effet une grave lacune de la littérature théologique et religieuse de langue française qui jusqu'à ce jour ne possédait pas, à notre connaissance du moins, une publication de ce genre. Il fallait recourir aux travaux allemands, tels que les deux volumes de Riehm, un peu anciens déjà, puisqu'ils ont paru en 1884 : *Handwörterbuch des biblischen Altertums*, ou le *Kurzes Bibelwörterbuch* de Guthe (1903), bref, mais encore fort bon. Les laborieux travaux de M. Westphal et de ses auxiliaires placent donc entre les mains non seulement des théologiens, mais des plus humbles lecteurs de la Bible un instrument de choix, nous serions même tenté de dire, indispensable.

On a fait et on fait encore souvent la remarque que la Bible reste obscure en beaucoup de ses parties, telles qu'elles se présentent au lecteur dans un texte dépourvu de toute annotation. On a bien essayé, dans quelques éditions, de combler, dans une certaine mesure, cette lacune et d'apporter au moyen d'introductions et de notes plus abondantes un peu plus de clarté. Mais ces tentatives, si utiles soient-elles, demeurent fort incomplètes et in-

(1) *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*. T. I, A-K, 1932, Paris, Je sers ; t. II, L-Z, 1935, Valence, Imprimeries réunies.

suffisantes ; on ne peut surcharger indéfiniment un texte d'explications, de commentaires qui ne peuvent dire tout ce qu'il faudrait. Le *Dictionnaire encyclopédique* répond très heureusement à ce besoin de compréhension ; il apporte, dans la mesure où il est possible de le faire, la lumière là où régnait l'obscurité. Car il ne nous donne pas seulement des noms propres, mais, comme le dit un sous-titre, il veut parler « des choses, des hommes, des faits, des doctrines ».

C'est donc toute la Bible dans sa complexité, dans son étendue, dans sa diversité qui est, ici, envisagée.

Voulez-vous connaître les traditions, souvent obscures et confuses, de l'Israël des origines ? — Un solide article sur la Genèse vous donne tout l'essentiel de ce que l'on sait actuellement et de ce qu'il faut savoir. L'importante question du prophétisme, depuis ses débuts un peu troubles jusqu'à l'âge classique de la littérature hébraïque, vous préoccupe-t-elle ? — Vous lirez alors avec le plus grand profit et le plus vif intérêt les quarante pages qui vous permettront de pénétrer au cœur de ce problème et de suivre les développements de cette magnifique et longue épopée. Une place très importante est consacrée à l'achèvement de la révélation historique de Dieu dans l'Ancien Testament, à la personne de Jésus-Christ, ses origines, son ministère, ses moyens d'action, sa personne, la christologie, le tout suivi, comme pour de très nombreux articles, d'une abondante bibliographie. Le grand apôtre des Gentils, qui a imprimé si fortement sa marque au christianisme naissant, est étudié avec beaucoup de vie et de sagacité en de nombreuses pages qui éclairent sa biographie, sa pensée et son action décisive sur les destinées de la foi chrétienne. La formation du canon sacré, les questions que posent les notions d'Eglise, de sacrements, etc. font l'objet d'exposés très complets.

Nous ne pouvons ici qu'effleurer le contenu de ce monumental ouvrage en citant ces quelques points ; car on ne résume pas un travail de ce genre qui entre à la fois dans les détails les plus infimes, relève les noms les plus ignorés : *Hemdan*, descendant de Séir (*Gen.* xxxvi, 26) et aborde les sujets les plus capitaux. Il n'est ainsi pas de pages de la Bible où il ne puisse rendre les services les plus précieux et demeurer l'auxiliaire le plus utile pour la lecture des livres saints.

On ne saurait donc assez remercier l'auteur et ses nombreux collaborateurs d'avoir mis entre les mains du public de langue française un instrument de travail si bien fait et si bien compris, qui apporte sa part à l'édification et qui, par les lumières qu'il donne, nourrit substantiellement la piété.

Dans la préface qui ouvre le premier volume, l'auteur expose en détail le but poursuivi et la méthode employée pour mettre sur pied ce grand ouvrage : « Pour comprendre la Bible et sa révélation progressive », écrit-il, « notre premier devoir est de classer ses matériaux dans leur ordre historique. C'est là le problème ardu que poursuit, avec conscience et avec fruit, la science critique. En elle-même, la science critique est constructive et non pas des-

tructive ; au lieu de dissoudre la foi, elle l'aide à se comprendre elle-même, à se dégager des superfétations qui l'altèrent et à s'affermir dans la voie de la vérité. Si ceux qui la décrivent sans la connaître venaient grossir le nombre des croyants qui la pratiquent, elle les rassurerait, tandis qu'aujourd'hui elle les trouble, et les compétences qu'ils auraient acquises par elle leur permettraient de répondre avec autorité aux savants qui se servent de la critique pour saper les fondements de la religion. Les sceptiques dans l'ordre de la science ne rendent pas plus de service à la vérité que les sceptiques dans l'ordre de la foi... La critique a libéré la foi d'objections redoutables et ouvert devant elle des horizons de lumière. Lorsqu'un problème d'histoire a été posé par les faits, il n'est point de repos jusqu'à ce que ce problème soit éclairci. Ignorer le problème est une source de faiblesse ; le nier, une marque d'incompétence ; s'emporter contre ceux qui, par conscience, l'ont soulevé, c'est un manque de respect envers l'histoire elle-même. Quand cette histoire est porteuse de la révélation divine, l'irrespect n'atteint pas seulement les hommes, mais Dieu » (p. VIII et X).

Nous avons tenu à citer tout au long ce fragment de la préface pour montrer dans quel esprit de liberté et avec quelle méthode respectueuse ce dictionnaire a été conçu et exécuté. Ceux qui l'ont ainsi pensé ne sont pas « de pauvres savants forcés de chercher des raisons et des explications où il n'y en a pas », ce sont de pieux savants qui avec probité ont essayé de projeter les lumières que Dieu leur a données sur des textes, des mots, des idées, des doctrines pour la plus grande édification des lecteurs. Ils n'ont pas prétendu expliquer l'inexplicable, ils ont été les premiers à se souvenir que « notre connaissance est limitée ».

Que cette méthode critique arrive toujours au résultat désiré, nous ne nous chargerons pas de le dire ici, que certains esprits soient d'un avis opposé aux conclusions de tel ou tel article, c'est dans les choses probables, certaines même. Mais cela n'enlève rien à la haute valeur de cet ouvrage, aux services qu'il est appelé à rendre à tous ceux qui auront l'intelligence de l'utiliser et à la gratitude chaleureuse due à ceux qui nous l'ont donné.

Paul CHAPUIS.

W. BAUMGARTNER, *Israelitische und altorientalische Weisheit*. Sammlung gemeinverständlicher Vorträge 166. Tübingen, Mohr, 1933.

La littérature théologique allemande a sur la nôtre le gros avantage de posséder plusieurs séries de publications qui, sous forme de brochures, exposent les principales questions à l'ordre du jour. Elles sont ainsi mises à la portée des gens cultivés, laïques ou théologiens, qui veulent avoir un aperçu clair, mais bref, sur les discussions essentielles de la théologie.

Depuis que dans les *Maximes d'Amenemope*, livre de sagesse égyptien datant du début du premier millénaire avant notre ère, on a trouvé non seulement des rapprochements, mais l'origine certaine d'un fragment du livre des Proverbes, la sagesse juive a été examinée de plus près à la lumière de ces faits nouveaux. Les études se sont multipliées, enquêtes d'ensemble ou recherches de détail, et dans son travail le professeur de Bâle peut faire le point.

Il expose tout d'abord ce qu'est la sagesse israélite et son développement au sein du livre des Proverbes et jusque dans les ouvrages plus tardifs, comme celui du Siracide. Puis il considère ce que nous savons de la sagesse chez les peuples de l'Orient ancien, en Egypte et en Mésopotamie. L'Egypte nous fournit des documents extrêmement nombreux, les uns très anciens, d'autres presque contemporains des sages israélites, d'autres même plus récents. Nous avons là des recueils de conseils tout pratiques sur la conduite à tenir dans les diverses circonstances de la vie, mais aussi des œuvres plus philosophiques. La Mésopotamie, jusqu'à présent, nous a donné une moisson beaucoup moins abondante. Le peu que nous savons de cette sagesse se trouve presque exclusivement dans les volumes de la bibliothèque d'Assourbanipal, mais elle doit remonter plus haut et nous pouvons la suivre jusqu'à l'époque grecque. A côté des simples maximes, nous avons des fables où arbres et animaux entrent en scène.

Baumgartner aborde ensuite les rapprochements entre ces différentes écoles de sagesse. A s'en tenir à l'ordre strictement chronologique des documents que nous possédons, il faudrait accorder d'emblée la priorité à l'Egypte, mais ce serait aller trop loin. Les deux centres ont dû développer parallèlement leur sagesse et ils se sont influencés l'un l'autre. Les écoles de scribes, les nécessités de la politique ont amené de fréquents contacts entre les deux civilisations. Si à El-Amarna, en Egypte, on a trouvé des documents cunéiformes importants, on peut supposer qu'on devrait en trouver aussi d'égyptiens en Mésopotamie ; les conditions de conservation étant moins favorables, ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

La Palestine est géographiquement un territoire de passage : toute sa civilisation, depuis la plus haute antiquité, nous montre un mélange des civilisations voisines. *A priori*, sa sagesse a pu être, elle aussi, influencée par celles de ses voisins. La comparaison de détail montre que cette influence est certaine. Si c'est en Mésopotamie que nous avons probablement le prototype des fables et apologues, l'Egypte a eu cependant une action prépondérante. Sans parler des parallèles de détail (nous avons, entre autres, en Israël des allusions qui ne se comprennent bien que si le prototype est égyptien), les mêmes idées morales se retrouvent ; nous avons aussi la même sève religieuse un peu à l'arrière-plan des préoccupations. Les écrits plus philosophiques présentent aussi de part et d'autre de frappantes analogies. Tous ces rapprochements n'excluent pas certaines supériorités sur des points particuliers. Du côté d'Israël, Baumgartner souligne le rôle plus large donné à la femme dans Prov. xxxi. Il eût été plus important, me paraît-il, de signaler avec

M. Paul Humbert l'absence complète en Israël de toute allusion à la vie d'outre-tombe et aux rétributions lors du jugement des morts. Sur ce point-là le yahvisme est resté complètement intransigeant.

Nous avons dans cette brochure une vue claire et bien ordonnée du problème. Nous ne pouvons lui demander l'étude de détail indispensable à qui réclame des certitudes sur ces rapports de peuple à peuple. A qui veut aller plus loin, l'étude très poussée de M. Paul Humbert (1) donnera toutes les précisions nécessaires, en ce qui concerne les relations avec l'Egypte, tout au moins, mais c'est là l'essentiel. Son enquête embrasse tous les livres sapientiaux des deux peuples. Il souligne non seulement les emprunts directs et patents, mais encore les rapprochements d'idées et de formes. Israël a largement puisé dans la sagesse égyptienne, mais ces emprunts ne sont pas serviles. Ce n'est point rabaisser injustement les sages d'Israël que de savoir ce qu'ils doivent à leurs maîtres d'Egypte ou de Mésopotamie, car, comme le dit P. Humbert (p. 185) : « Ils ont transformé tous ces éléments étrangers en valeurs spécifiquement israélites. Réceptifs mais non point passifs, ils ont réagi tout en assimilant et mis une indélébile empreinte israélite sur ces matériaux, pour autant qu'ils auraient pu compromettre la pureté du monothéisme yahviste ».

Geo. NAGEL.

EMILE MEYERSON : *Essais*. Préface de Louis de Broglie et avertissement de Lucien Lévy-Brühl. Paris, J. Vrin, 1936, 272 p. — 32 fr.

Réel et déterminisme dans la physique quantique. Paris, Hermann, 1933, 49 p.

Nous avons déjà eu l'occasion de présenter aux lecteurs de la *Revue* (décembre 1925) l'œuvre du grand épistémologue que fut E. Meyerson, mort en 1933 ; il était connu en Suisse romande où il séjourna longtemps pour consolider une santé fort atteinte. Il exprima, dans ses dernières volontés, le désir que l'on réunît sous le titre d'*Essais*, une série d'articles dont il établit lui-même la liste et dont cinq sont posthumes ; ce livre paraît cette année même chez Vrin. L'œuvre d'E. Meyerson est considérable ; elle compte trois gros ouvrages de fond : *Identité et Réalité*, *L'Explication dans les sciences* et *Le cheminement de la Pensée*. A cette partie centrale s'ajoutent deux volumes où l'auteur applique ses idées aux théories physiques contemporaines, à savoir *La Déduction relativiste* qui analyse les suppositions de la théorie de la relativité et *Réel et déterminisme dans la physique quantique* qui

(1) Paul HUMBERT, *Recherches sur les sources égyptiennes de la littérature sapientiale d'Israël*. Mémoires de l'Université de Neuchâtel. 1929.

opère le même effort de discernement pour la théorie des quanta ; L. de Broglie, comme Einstein, ont fait l'un et l'autre grand cas de l'analyse philosophique de Meyerson. Nous ne saurions entrer ici dans le détail d'une analyse très spéciale de « l'indéterminisme » caractéristique de la physique quantique ; Meyerson par sa distinction du légal et du causal prétend lever la difficulté que cette nouvelle restriction a fait surgir et montrer le caractère relatif de la notion du déterminisme, relatif à *l'action* de l'intellect sur les choses.

Nous tenons par contre à souligner l'intérêt très particulier des *Essais* : tout posthume qu'elle soit, cette œuvre a été voulue par l'auteur aussi bien dans le détail des articles que dans leur perspective d'ensemble. Les trois premiers articles parus en 1923 traitent le problème du sens commun et de la causalité. Les cinq suivants, publiés dans diverses revues, après sa mort, en 1934, forment la partie centrale des *Essais* et précisent les vues fondamentales de leur auteur. Viennent enfin quatre articles beaucoup plus anciens, aujourd'hui introuvables, qui traitent de l'histoire des sciences et des techniques : ils ne se rattachent qu'indirectement au corps de l'ouvrage dont ils ne représentent qu'un cinquième environ.

Les postulats fondamentaux de cette philosophie non de « l'identité » comme on dit trop facilement, mais de *l'identification* — ce qui est assez différent, si paradoxal que cela puisse paraître — sont dispersés dans l'œuvre et se dégagent progressivement d'une dialectique ample, précise et laborieuse ; il faut du temps et de la réflexion pour réellement les dégager dans leur contexte réel, d'autant plus que Meyerson par son goût accusé pour la *rigidité* des concepts, leur donnait volontairement un caractère souvent paradoxal et choquant. Combien se sont laissé et se laissent encore arrêter par des formules, volontairement simplificatrices, et ne prennent pas la peine de pénétrer au delà de l'enveloppe d'un langage d'« extrémiste » (philosophique bien entendu) ! On ne peut vraiment saisir la portée de cette œuvre qu'à condition de la serrer de très près et de surmonter les apparences de perpétuel paradoxe qui parfois en faussent les proportions.

Or ce petit volume les reprend l'un après l'autre : causalité, identité, philosophie de l'intellect et de la nature, méthodes épistémologiques d'analyse des produits de la pensée, progrès du raisonnement mathématique dans ses longues chaînes d'égalités, raison et sensibilité, savoir et perception immédiate. Ceux qui connaissent déjà l'œuvre de Meyerson, y découvriront d'utiles précisions sur ces notions fondamentales ; ceux qui désirent s'initier à sa pensée, sans avoir le courage d'aborder l'étude des œuvres maîtresses, y trouveront en quelque sorte les *prolégomènes à la philosophie de l'identification*. Ce qui fait, à notre sens, l'intérêt unique aujourd'hui de la philosophie meyersoniennne, c'est son analyse extraordinairement pénétrante de ce conflit vaste et palpitant entre réalisme et idéalisme qui marque de son empreinte très nette les grandes œuvres de la philosophie contemporaine.

Jean DE LA HARPE.

DOROTHY-M. EMMET : *Philosophy and Faith*. Student Christian Movement Press, London. 4 sh. 6 d.

Disons dès l'abord que la place dont nous disposons ne permet pas de donner de cet essai, dont le contenu répond parfaitement au titre, l'exposé qu'il mérite. L'auteur, qui est lectrice de philosophie à Newcastle-on-Tyne, s'est posé la question suivante : « Si un philosophe part de la croyance en Dieu, peut-il prétendre fonder sa croyance sur une recherche impartiale ? S'il ne part pas de la croyance en Dieu, ses méthodes de recherche, poursuivies dans un esprit largement ouvert, l'amèneront-elles jamais à l'attitude d'adoration qui fait découvrir cette croyance ? » (p. 11-12). Après trois chapitres qui constituent plutôt une introduction générale, Miss Dorothy Emmet brosse un tableau précis des diverses manières de concevoir les rapports entre philosophie et religion : 1. une philosophie subordonnée à la religion, 2. une religion dans les limites de la raison, 3. un domaine religieux nettement séparé du domaine philosophique, la métaphysique devenant terrain neutre que personne ne touche, 4. une philosophie s'achevant en religion, 5. une religion ne trouvant son couronnement que dans la philosophie. — Repoussant ces cinq solutions, l'auteur s'applique à définir les notions en présence. La religion ? Elle représente, en son fond, une réponse intuitive à quelque chose qui réclame notre adoration (p. 84, 11). La philosophie ? Elle est avant tout l'examen critique de l'activité spirituelle, tant scientifique qu'intuitive, et par conséquent religieuse, examen dont l'idéal jamais atteint, parce que les éléments nouveaux se présentent toujours, serait une synthèse parfaitement cohérente. D'autre part, la philosophie, qui n'a pas le droit de simplifier à l'excès les paradoxes de la religion, ne réalisera sa tâche que dans la mesure où la foi et l'amour pénétreront ses réflexions, car la raison, lorsqu'elle est dominée et entraînée par des forces irrationnelles, telles que l'ambition, l'amertume, la crainte ou les préjugés, fait fausse route. Que de pages à citer, dans cette étude où la sagacité de la philosophie va de pair avec la foi du croyant ! Et que d'enseignements dont le théologien fera aussi son profit ! « Je n'ai pas le sentiment », écrit l'auteur, « qu'aucune philosophie ou théologie réellement satisfaisante ait été formulée jusqu'à présent qui nous donne une interprétation du monde en termes de divinité personnelle — ce dont il ne faut guère s'étonner, vu que nous comprenons encore bien peu la nature de ce que, faute d'un meilleur mot, nous appelons personnalité » (p. 104). Et encore : « Le langage de la théologie populaire est en général quelque part entre le langage du symbolisme religieux et celui de la philosophie critique. Le résultat est que ni l'homme ordinaire ni le philosophe ne sont jamais tout à fait sûrs en quel sens plus ou moins littéral le théologien désire que soit compris son langage » (p. 148). Nous arrêtons là nos citations, bien à regret du reste.

Edmond ROCHEDIEU.

J. GRESHAM MACHEN : *The Christian Faith in the Modern World*. MacMillan, New-York, 2 doll.

Il s'agit là, non d'un traité à l'usage des théologiens, mais d'une série de conférences religieuses données à la radio américaine. Et l'on ne peut qu'admirer l'étonnante réussite de cette vulgarisation de questions souvent ardues. Certes, les problèmes de la foi chrétienne ne sont pas tous exposés en détail dans ces 18 chapitres prononcés au cours des quatre premiers mois de 1935. Le professeur Gresham Machen, on le sait, est l'un des défenseurs les plus avertis de l'orthodoxie de droite, du « fondamentalisme ». C'est donc de ce point de vue que sont discutées les questions suivantes : l'existence de Dieu et les preuves qu'on en peut donner, l'inspiration de la Bible, la valeur des croyances doctrinales, la divinité du Christ, la Trinité, la nature du Saint-Esprit.

La talent de l'auteur, sa langue alerte, claire, colorée, rendent cet exposé extraordinairement vivant, d'autant plus que le professeur américain ne craint pas de ferrailer contre ses adversaires théologiques. A ce propos on peut d'ailleurs regretter la violence de sa polémique, violence contenue, certes, et toujours d'une parfaite correction, mais qui, de ce belvédère que représente un studio de T. S. F., prend des proportions inusitées : ainsi lorsqu'il déclare incrédules (*unbelievers*) — et c'est le cas dans chacun de ses discours — tous ceux qui ne partagent pas ses idées.

Pourtant certaines affirmations du professeur Gresham Machen nous étonnent. Défendant l'inspiration « plénière » des saintes Ecritures, taxant d'incroyance toute autre doctrine, il se permet de singulières libertés à l'égard de la théopneustie : après avoir affirmé que les scribes qui ont copié les manuscrits ne furent nullement inspirés dans leurs erreurs de copie, il ajoute qu'aucun des textes primitifs, et donc réellement inspirés, ne nous sont parvenus (p. 39) ; puis, admettant et pratiquant la critique des textes, il reconnaît l'existence de passages douteux, d'ailleurs sans importance pour notre salut. Le même chapitre insiste sur l'aspect mécanique, « verbal » de l'inspiration, mais aussitôt après et sous prétexte de donner aux mots leur vrai sens, l'auteur relève que les mots ne furent pas seuls à être inspirés, mais aussi les écrivains sacrés ; ceux-ci, usant de sources d'information, gardèrent leur pleine conscience en écrivant. Pourtant — et c'est en ce sens qu'ils furent inspirés — les mots écrits par eux dépassent souvent ce qu'ils croyaient écrire, faisant d'eux les instruments d'une révélation surnaturelle. Enfin, M. Gresham Machen termine par cette déclaration : « La doctrine de l'inspiration plénière ne prétend pas que toutes les parties de la Bible soient semblables, elle ne prétend pas que toutes soient d'égale beauté ni de valeur égale, mais elle affirme simplement que toutes les parties de la Bible sont également vraies, et que chacune est à sa place » (p. 52-53). Dès lors, l'affirmation complémentaire de l'inspiration en matière scientifique et historique nous paraît singulièrement atténuée ; on se demande en fin de compte s'il était vraiment indispensable de dénoncer comme incrédules des théo-

logiens dont les conceptions en matière biblique, tout en repoussant les mots *inspiration plénière*, se rapprochent sensiblement de celles du bouillant orateur de la radio, et qui souscriraient certainement à sa conclusion lorsqu'il déclare qu'il est faux de dire que la Bible *contient* la Parole de Dieu, mais qu'elle *est* la Parole de Dieu (p. 58) et constitue pour le chrétien la règle de vie qui prime toute autre règle (p. 73-74).

Le professeur Gresham Machen est strictement trinitaire ; et l'on admire avec quelle maîtrise il expose au grand public le dogme d'Athanase et jusqu'aux discussions sur l'ὁμοούσιος et l'ὁμοιούσιος. Cependant, ici encore, son orthodoxie admet certains tempéraments ; c'est ainsi qu'il montre que, à part quelques passages caractéristiques (Mat. xxviii, 19, II Cor. xiii, 13), « la plus grande partie de l'enseignement biblique concernant la Trinité est donnée d'une manière fragmentaire et incidemment..., cette doctrine étant présumée par tout le Nouveau Testament plus qu'elle n'y est expressément enseignée » (p. 128). Osons-nous dire qu'une théorie semblable, si intéressante soit-elle, n'a plus la rigidité de la stricte orthodoxie ? On peut même s'étonner à cet égard que le savant professeur, qui tient tant à la pureté de la doctrine athanasienne, termine son exposé dogmatique en déclarant sans autre précision que les trois personnes de la Trinité sont les mêmes en substance et égales en puissance et en gloire, négligeant de relever les différences qu'établit le symbole d'Athanase entre les trois hypostases : le Père qui n'a été ni fait, ni créé, ni engendré ; le Fils qui n'a été ni fait, ni créé, mais engendré par le Père seul ; le Saint-Esprit qui n'a été ni fait, ni créé, ni engendré par le Père et le Fils, mais qui procède de l'un et de l'autre. Or, la polémique du théologien fondamentaliste ne met en lumière que deux points : la parfaite identité de substance et d'action des trois personnes divines, et l'unité parfaite de Dieu. Est-ce encore la véritable orthodoxie ?

Une dernière remarque : Gresham Machen s'élève contre le pragmatisme qui dénie toute valeur à la doctrine et n'en attribue qu'à la seule pratique. Très justement il montre qu'une attitude semblable, qui ne s'intéresse qu'au succès et à la réussite, est au fond négatrice de l'idée même de vérité. Mais il va plus loin et traite d'incrédulité l'idée qu'une doctrine n'est que l'expression imparfaite d'une expérience religieuse profonde (p. 91-92). Toute vie, affirme-t-il, ne peut avoir d'autre fondement que la doctrine, et « cette doctrine sur laquelle la Bible fonde la vie n'est pas une doctrine isolée, ni même une série de doctrines, mais elle est un seul système de doctrine » (p. 103-104). Pareille conception nous paraît fort contestable et peu en rapport avec une étude attentive de la Bible.

Ces réserves faites, reconnaissons que nous avons là, bien qu'incomplet — et l'auteur ne le cache pas —, l'un des meilleurs exposés actuels de l'orthodoxie de droite, écrit pour le grand public. Et cependant, dans ce plaidoyer en faveur d'une théologie conservatrice et orthodoxe, que de concessions conscientes ou inconscientes au « libéralisme » tant honni !

Edmond ROCHEDIEU.